

BLOODLUST

LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

N°229 – 20 OCTOBRE 2021

Et hop, 47 balais au compteur.

C'est vieux, hein ? Vu de l'intérieur, c'est sacrément vieux en tout cas. Pendant que j'étais à l'hosto, les toubibs n'arrêtaient pas de dire « Un AVC avant 45 ans, c'est jeune. Il doit y avoir un truc qui cloche ! ». Et bien, en un peu plus de deux ans, j'ai dû passer le cap entre « trop jeune pour ça » et « putain de coup de vieux ».

Du coup, petit passage en mode réflexion sur l'état de la bête, les projets qui restent, et les envies.

Et définitivement c'est Bloodlust, l'édition définitive, Silences, les Chagars compilés et les bidules complémentaires qui surnagent dans tout ça.

Donc, voilà. Encore sur le pont, et ravi de voir que vous me lisez encore.

Tant que ça dure...

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article ou pour des questions plus générales, passez donc nous voir sur BadButa.fr, et postez sur notre forum ► www.badbuta.fr/forum

Numéro réalisé par Rafael et François.
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.



IL Y A DES LONE, COMME ÇA... (2/2 – par Rafael)

La dépendance à la drogue est un soucis, un problème ou une condamnation, selon la drogue et selon qui vous êtes. Pour simplifier, plus vous êtes riche, moins vous risquerez de désagréments. En réalité, il n'existe que peu d'épices dont un traitement correct ne vous délivre pas. Et de toutes façons, ce sont des épices de qualité médiocre, vendus quelques piestes aux miséreux, aux idiots et aux étrangers.

Si vous êtes né du bon côté du monde, vous en savez assez pour ne pas y toucher. Si vous êtes né dans une bonne rue, vous avez de quoi prendre vos plaisirs ailleurs. Et si vous êtes né dans une bonne famille, vous savez juger de la situation.

Je suis Taha an Raffeima. Je travaille aux patentes et achats, pour la Guêpe. Alors, autant vous dire qu'une dépendance à un calmant récréatif banal n'est pas un motif de panique. En réalité, c'est une récréation. Depuis le départ de Solveig je tète des tiges sans les compter. Pourquoi me priver ? Refik m'a pris un rendez-vous pour le lendemain. Profitons en.

Refik, à propos. Il est parti ? Étrange. Ce n'est pourtant pas son genre de s'esquiver sans un mot. Et pourtant, c'est ça, où je ne l'ai pas entendu me saluer.

Coup au cœur. Quelle heure peut-il être ? Solveig !

Je cherche où et quand, comment nous devons nous retrouver. Le mélange entre ma tension, ma mollesse, la certitude d'avoir l'esprit embrumé, le besoin impérieux de pouvoir réfléchir. Je suis Taha an Raffeima, pas un drogué de bas étage ! Mon rendez-vous à l'étude des fumées. Demain ? Cet idiot de Refik aurait dû insister. Avoir un rendez-vous plus tôt ! Ce soir même !

On frappe à la porte. J'aboie un « Entrez ! » net et sonore. Idéal pour masquer mon trouble. Crier et plus simple, et les gens sont plus polis si le ton monte.

Le garçon est un porte-à-porte. Un simple messenger.

– Une étrangère du Nord demande après vous dans la rue, maître. Elle dit que vous l'attendiez, maître. Que dois-je répondre ?

– Rien. Je m'en charge. Cours dire que je viens, et sois poli, c'est une cliente !

Il a filé sans attendre. Je prends une seconde pour rajuster ma tenue, et reprendre mon calme. Je laisse l'étui de lances entamé dans mon tiroir, et j'empoche le neuf. Inspirer lentement, expirer. Recommencer. Encore.

Tout va bien.



– Mais, tu es qui au juste ? Je ne comprend rien à toutes vos simagrées, mais je sais reconnaître la peur et le respect. Et pourtant tu n'es pas riche, si ? Tu n'en as pas l'air, et vous n'êtes pas du genre à cacher votre richesse dans le coin.

Sa curiosité m'amuse. Nous venons de nous installer dans un salon, aux Fleurs de Sarkan. Elle regarde tout avec un regard de chatte affamée, sans la moindre trace de respect, ni de peur. Elle est à sa place ici comme une flaque dans le désert, mais personne n'ose rien dire. Cela me fascine.

– Je suis un serviteur. Mais j'ai la confiance de mes maîtres, et sans être riche, je suis correctement installé. Mais c'est surtout ma position que les gens voient, ici. Je travaille pour la Guilde. Cela fait de moi un homme important, d'une certaine façon.

– La guilde ? Tu veux dire le bureau de vente ou tu bosses ? Il est important ?

La surprise et l'instant pour comprendre de quoi elle parle, m'évitent d'éclater de rire. C'est préférable. Je ne crois pas qu'elle apprécierait.

– Non. Ce n'est qu'un bureau quelconque – ne répète pas cela à mes employeurs – mais je comprends d'où vient le malentendu. Quand je dis « guilde », tu penses aux corporations, groupements ou sociétés diverses, qui essaient sur le continent comme une gangrène. Alors que moi, je te parle de la Guilde. Le modèle. Celui que tous veulent imiter, sans le savoir parfois. Je parle de la Guilde des épiciers.

Regard vaguement amusé. Un peu incrédule. Je dois être plus clair.

– La toute première puissance, ce sont les familles. Les Bathras. Ils ont créé le commerce, pour se répartir le monde et les richesses. Ce que nous appelons « marché », c'est l'état du monde. Quelle famille gère quelles denrées, quelles régions, quels épices. Le commerce régule le monde. Élève la barbarie vers la civilisation. Organise le chaos.

Les familles possèdent milles choses, et des bureaux, des comptoirs se créent pour classer ces choses. Mon bureau appartient aux ab'al Degir, mais à travers eux, on remonte aux ab'al Imagri isn Tegarat. Les douze bagues, les cent onze familles, sont les piliers sur lesquels reposent la Nation.

Mais pour l'épice, il fallait une autre organisation, pour aider les familles à coordonner le produit le plus précieux au monde. Quelles que soient les magouilles des hommes, les hasards de l'Histoire, les sursauts du monde, les épices doivent prospérer.

Cette fois-ci, elle rit franchement.

– Alors le monde ne marche que sur le commerce et il règle tout, mais les épices sont au dessus de ça ? Au dessus des gens et des choses ? Comment on faisait avant ?

– Précisément ! Le commerce et les marchés datent de l'aube du monde. Quand l'homme a fait son premier pas sur le sable, les chefs ont posé les bases du commerce, et tout s'est organisé autour. Tout marchait parfaitement. Puis les Armes, sont venues du continent, et le vieux monde a tremblé. Alors les Bathras ont tiré les épices du sable, et les tribus sont devenues la Nation.

Avec la puissance des épices, nous avons tenu notre position devant le métal et ses voix, et aujourd'hui elles aussi participent au commerce, comme tout le monde. Même les Elfes sont restés subjugués devant les mystères des mélanges. Ils ont ravagé le continent comme une tempête ! Nous avons à peine senti une brise se lever, qu'ils disparaissaient déjà. Et les épices étaient encore là.

– Et les Dérigions ? Vous l'avez quand même senti, ce vent là, non ?

– La guerre des cendres... Des barbares d'une autre époque ont déferlé sur la civilisation, et entrepris de brûler la plus grande richesse du monde. Comment ne l'aurions nous pas senti ? Nous avons vu le monde trembler à nouveau, entendu le Néant ricaner sous le sable, menaçant de tout engloutir.

Et sais-tu ce que nous avons fait ? Nous avons plié. Nous avons sacrifié notre liberté, nos coutumes, notre mode de vie, pour épargner le monde.

Nous avons accueilli les barbares, et les avons éduqués. Nous avons partagé notre savoir, pour que la civilisation survive. Nous avons fait de ces tribus de démons des nobles raffinés. Nous avons taillé l'Empire dans la pierre brute. Cet empire aurait dû être le notre. En réalité, il l'est, bien plus qu'aucun Dérigion ne l'admettra jamais.

– Et ta « guilde » dans tout ça ?

– La Guilde est née pendant l'occupation pour gérer les épices. C'était une façon pour Pôle d'organiser ce commerce particulier. Nous en avons fait une instance intermédiaire, servant les Bathras pour équilibrer, radoucir, les échanges et tractations autour du bien le plus précieux de tous. La Guilde est... un arbitre ultime. C'est à la fois un gardien, un enquêteur un juge, préoccupé uniquement des épices.

– Elle est au-dessus des grandes familles alors ?

– La Guilde sert les familles, mais contrairement à quiconque dans la Nation, elle sert toutes les familles à la fois. Les cent-onze grands noms. Et chacun respecte son autorité. Il y a des heurts, des désaccords, mais une décision de la Guilde s'applique toujours. Et si un changement doit avoir lieu, le Conseil lui-même en discute.

– Compris...

Vu sa moue perplexe, presque boudeuse, j'en doute fort. Mais je reste poli. Les verres et les bouchées dont nous nous enivrons commencent à faire tanguer mes perceptions, et son allure me trouble toujours autant. Je lui plais. Oserai-je ?

– Mais toi, tu es un gars des Tegarat, c'est ça ? Donc tu bosses pour eux avant tout ?

– Sauf que j'ai fait mes études dans une école de la Guilde, et que je reçois un demi-salaire de la Guilde. Elle m'a choisi il y a des années, et sans mon talent de comptable et sa validation, je serais un loufiat quelconque, pas plus qu'eux, là...

Je désigne de la main les serveurs de la fumerie, glissant sans bruit entre les tables, portant les commandes. À vrai dire, maladroit comme je suis, je doute d'être capable de faire ce travail, mais ça ne me paraît pas une précision utile.

– Et d'ailleurs, je ne suis né dans une lignée. An Raffeima est un nom du sud. Presque Tarek. Rien à voir avec les Degir ou les Imagri. C'est la Guilde qui m'a placé là. Je la sers avant tout. Je sers les épices, la Guilde et la Nation. Un simple rouage. Mais je sers le monde et l'équilibre. Un rouage utile.

Je souris. Elle aussi. Bien joué Taha. Tu es sur la bonne voie...



Je retombe en arrière, épuisé. C'est un fauve, effectivement. Un boeuf aussi, en fait. Mais surtout, une tempête. Une tempête d'épice. Elle a changé mon monde. Démonté mon dos et rompu mes hanches aussi. Les tempêtes font ça ? Je ricane doucement...

– Pourquoi tu rigoles, joli cœur ? Un commentaire ?

– Aucun. Je réfléchissais. C'est la seule chose que j'arrive encore à faire. Est-ce que toutes les femmes de chez toi sont aussi... je ne trouve pas le terme.

– Un ami de Pôle me dit « fouguese ». Une bonne copine de chez moi m'appelle « sa chèvre » : jamais où on m'attend, curieuse, gourmande et équilibriste.

J'éclate de rire. Et d'un coup, le reste de la phrase me frappe.

– Une copine ? Tu veux dire que... tu es ... tu as... avec une autre fille... ?

À son tour d'éclater de rire.

– Lécher, brouter, téter et tortiller tout ce qui pouvait l'être. Vous êtes marrant, vous autres batras. Vous prétendez avoir tout inventé, mais dès qu'on en vient au cul et aux cochonneries diverses, vous devenez de foutus puceaux. Dans le Nord, on se fiche de ce genre de choses. À Varnir, en réalité, je doute qu'il y ait beaucoup de monde qui n'ait pas essayé, au moins pour goûter. Et puis comme ça, tu peux dire que tu m'aimes pas en étant sur de toi.

Elle se redresse et saisi mes poignets, quelle enroule dans le drap. Je laisse faire. Depuis deux heures – peut-être plus, en fait – j'ai appris à ne pas la contrarier. Ça n'est pas efficace, elle finit par avoir ce qu'elle veut, et c'est en général assez sympa. Bordel, ce n'est pas une façon de penser batranobane. Attention Taha, tu files un mauvais coton...

Demain. J'y penserai demain. Là, je laisse faire.

Elle m'enjambe et m'introduit en elle d'une main experte. Le geste est terriblement précis, presque négligeant. Vaguement vexant. Mais l'impression est juste parfaite.

– Pas désagréable, hein ? Ne mens pas, tu souris comme un gosse.

Aucune envie de mentir. Cette femelle ne ressemble à rien que j'ai connu. Rien de ce que j'ai entendu sur le Nord, les Piorads, l'étranger, ne m'avait préparé à ça. En même temps, je ne vois rien chez elle qui puisse être raconté « poliment ».

– Question ! On est où là ? C'est chez toi, ok, mais c'est une chambre en trop pour baiser tranquille, ou c'est le lit que tu partages avec ton épouse ? Simple curiosité, hein. Je visite, donc je m'instruis.

Je réponds en grognant. Elle joue des hanches et m'envoie des vibrations de plaisir pur. Répondre et un défi. La discussion devient un jeu de plus.

– C'est ma chambre. Ma femme dors ici le plus souvent, mais quand je rentre tard ou accompagné, elle dors dans une petite pièce à part.

– Sans rire ? Elle n'a pas de chambre ? Et elle attend ton bon vouloir pour venir ?

– Non ! simplement, c'est la chambre du maître. C'est comme ça. Les femmes riches ont leur propre chambre, mais, je ne suis pas si riche. Et ne me met pas ça sur le dos ! C'est toi qui la chasses, si tu vas par là. Je rentre seul d'ordinaire. Et c'est toi qui a voulu voir ma maison.

Elle ricane et ondule. J'aurais joui de nouveau sans la fatigue et l'habitude.

– Tu veux qu'on l'invite, ta femme ? Que je te montre ce dont je parlais plus tôt ? Ça pourrait lui plaire, et au pire je lui apprend un ou deux trucs marrant pour toi...

– Houla ! Ce n'est pas du tout le genre de Méria. Ici, c'est elle la personne sérieuse et raisonnable. Demain, elle se fichera de savoir que j'ai baisé avec une autre. Vraiment. En revanche, gare à moi si elle découvre que tu n'es pas batra !

Elle éclate de rire. La sensation de mon côté – sursauts rythmés, compression – est une nouvelle révélation.

– Une esclave alors ? Ou elles aussi sont traditionalistes ?

– Non. Mais moches ou vieilles. Il y a bien Lamire en jolie, mais elle est trop jeune. Son regard brille au nom de Lamire...

Non, j'ai du rêvé. Nouvelle rotation du bassin. Nouveau mouvement pour m'attirer en elle. La tête me tourne.

– Trop jeune ? Je ne savais pas que les batra avaient ce genre de pudeur. Elle a quel âge ?

Sa tension est devenue évidente, malgré mon état. Finalement, je ne suis pas si mal placé pour « la lire ». Ok, jouons le jeu.

– Aucune idée. Sept ou huit ans ?

Soulagement. Elle a trouvé celle qu'elle cherchait. Enfin. Le relâchement en elle est tel qu'elle jouit d'un coup. Je suis juste derrière. La trouille d'avoir été manipulé, d'être attaché, à sa merci, n'y change rien.

Quelques minutes de silence suivent. Tranquilles. Répét avant la tempête ?

– Tu me détaches maintenant ?

– On a le temps. Pressé de redevenir un mâle dominant ?

L'expression est étrange. Une furie ? Impossible. Je l'ai vu sous toutes les coutures, et elle ne ressemble à rien de ce qu'on raconte sur ces choses.

– Non, juste pas habitué aux entraves. Et puis, en me chevauchant comme ça, tu me tiens aussi bien sans ce fichu drap qui me bloque. Je ne me vois pas réussir à te déloger. Pas que j'en aie vraiment envi, du reste...

Elle ricane, se penche, et me détache tout en m'embrassant à pleine bouche.

– Pas faux. Mais ce sera la fin de l'histoire pour nous deux. Tu as compris ce qui se passe je crois. Joli, endurant et malin. Je suis bien tombée.

– Merci pour le compliment. Tu es la première à me trouver beau, en fait. Méria dit que je suis « plaisant ». C'est une formule polie pour « passable » dans sa bouche. L'endurance, c'est le gâteau aux graines pourpres de ce soir. Cher, mais efficace, clairement. Pour ce qui est du « malin », par contre, tu me surestimes. J'ai compris qu'on allait discuter de Lamire, mais c'est tout. Apparemment, tu es là pour elle, et toute la comédie d'aujourd'hui servait à ça.

– Et tu n'es pas plus effrayé que ça ?

– Effrayé ? Pourquoi ? Tu m'as bien traité jusque là – nous rions tout deux, ce qui est bon signe je suppose – et je n'ai aucune envie que ça tourne mal. Du coup, que puis-je faire pour toi ?

Elle cligne des yeux, étonnée par mon calme.

– En fait, je suis venue chercher Lamire. La libérer. De ton point de vue, la voler, je suppose. Il y a douze ans, une fille de chez nous, une fille des montagnes, a disparu. Enlèvement par des rabatteurs, pour les marchés d'esclaves de chez vous.

Je reste attentif, mais silencieux. Il y a des milliers d'histoires comme celle-ci, dans la Nation et partout autour. Donner mon avis ne servirait à rien. Elle continue.

– Nous sommes venues la chercher, moi et mes sœurs. Une expédition de secours, et un raid punitif. Expliquer que Varnir ne laisserait pas ce genre de chose impunie. Nous avons remonté la piste, tué les responsables de l'enlèvement, et piste la fille jusqu'à Durville. Nous avons fini par la retrouver dans un entrepôt de reproduction.

Elle a un instant de pause, comme de recueillement. Je me tais, toujours décidé à ne pas faire d'impair. Elle glisse de côté, tranquille. Un fauve, définitivement.

– Nous avons tué tous ceux qui se trouvaient là. Et d'autres encore. Nous l'avons délivrée, mais elle avait eu trois enfants. Un bébé, dans une pouponnière toute proche – le bon terme est « élevage » mais elle n'a pas envie d'entendre ça – et deux autres déjà partis. On a retrouvé le garçon il y a deux ans. Le massacre dans un bordel des quais des parfums, tu te rappelles ?

Je fais oui de la tête, un peu éberlué. On avait surtout parlé d'un incendie après une altercation entre touristes et locaux. Mais c'était des Dérigions, non ? Je n'avais rien entendu sur des femmes du Nord. Admiratif malgré moi, j'attends la suite.

– Et enfin, me voilà au bout de ma route. Comment tu veux régler ça, joli cœur ?

Elle me caresse la poitrine du bout d'un doigt, les autres serrés autour d'une dague discrète, que je ne vois qu'à ce moment là. Joli tour de passe-passe. Joli point posé pour la négociation, aussi.

– Sans incendie et sans massacre, je suppose. D'autant que Lamire n'était qu'un achat sur un coup de tête. J'avais besoin de bras pour ramener du matériel, et elle n'était pas bien cher. En l'emportant, tu me rends presque service. En plus, ma femme la déteste. Trop joyeuse à son goût, et pas assez robuste.

Solveig redresse la tête, un peu méfiante.

– Quoi, ça va se régler comme ça ? À l'amiable, tranquillement ? Sans un dernier combat ou du sang versé ?

– Je suis rompu, presque amoureux, et j'ai horreur du sang. À l'amiable, ça me va...

Elle me fixe un moment, incrédule. Elle paraît ne pas y croire. Combien de Batranobans lui ont menti, ont trahi leur parole, déguisé la vérité de toutes sortes de manières, durant ces douze années de traque ?

Dans le même temps, combien de subterfuges ont-elles employés, elles et ses sœurs, pour se glisser ainsi jusqu'ici. Combien de morts, de sang, d'horreur, au nom d'un royaume lointain d'ont je n'avais jamais entendu parlé jusque là. Varnir. Il faudra chercher où c'est, juste par curiosité.

Elle plante la dague d'un geste dans le bois du lit. Juste à portée.

– Je prends le temps de réfléchir. J'espère que ton fameux gâteau aux graines pourpres fait encore effet, mon beau, parce que ton avenir va se jouer maintenant. Presque amoureux ? C'est ça ? Alors convaincs-moi que tu es sincère...

Et elle se colle à moi. Brûlante. Souple. Mortelle. Solveig. Varnir. Les mots tournoient et s'emmêlent dans ma tête.

Taha, mon gars, c'est le moment de briller !